

# LE MONDE ILLUSTRÉ

59<sup>e</sup> Année — N<sup>o</sup> 3006.

SAMEDI 31 JUILLET 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



## LES VOYAGES DU GÉNÉRALISSIME DANS LA ZONE DES ARMÉES

Ces jours derniers, le général Joffre est allé sur plusieurs points du front où, après avoir rendu visite aux chefs de corps, il a tenu à inspecter de très près nos positions. Notre photographie représente le généralissime au moment où, sans appareil, et sans cérémonies protocolaires qu'il déteste, il reconduit au train le général Dubail qui regagne son quartier général.

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## LE BON MONSIEUR ALEXANDRE

Je n'apprécie pas beaucoup ces récits de déserteurs allemands ou de prisonniers volontaires qui se glissent dans nos lignes, se déclarent dégoûtés de risquer la mort pour le roi de Prusse, racontent que nos ennemis sont à bout, et dévoilent des mouvements de troupes et des dispositions stratégiques comme s'ils possédaient les secrets de Von Kluck ou du Kronprinz. Ils se disent généralement « polonais, amis des français » ; ils ont, assurent-ils, été enrôlés par force et n'attendaient que la première occasion pour se rallier à nous et nous apporter des révélations précieuses.

Ces transfuges peuvent être véridiques et sincères ; méfions-nous d'eux cependant. Ceux de nous qui ont le désagréable privilège d'avoir été alors qu'ils étaient enfants, les témoins de la guerre de 1870, ceux surtout qui ont assisté à l'invasion allemande en Alsace ou en Lorraine, ont gardé, depuis ce temps-là, une suspicion farouche et irréductible de tout ce qui est allemand. Nos ennemis n'ont sur nous qu'une sorte de *supériorité* ; mais elle est incontestable et écrasante : ils naissent fourbes ; ils sont fripons sans déshonneur ; la tromperie et l'espionnage sont chez eux admis et « considérés » ; chacun s'y adonne comme à un devoir et se flatte d'en tirer bénéfice. Jamais, quoi que nous fassions, nous ne serons de force à les égaler sur ce point : le caractère de notre nation se refusant à l'emploi de ces méprisables moyens d'action. « La différence des deux peuples se marque là, écrivait naguère Caro ; le dernier des soldats français repousserait avec dégoût cette sorte d'emploi tant prisé dans les états-majors prussiens », qu'un prince de maison régnante n'a pas rougi de s'y astreindre.

Ce qui est singulier, c'est que les Boches, dont l'imagination est généralement si pauvre, qui — sauf en musique — sont réduits aux copies et aux falsifications, qui n'ont même pas un vaudevilliste habile et ne sauraient produire une pièce de théâtre à combinaisons ingénieuses, font preuve, lorsqu'il s'agit de trahison et de duplicité, d'un véritable génie et de qualités d'invention sans pareilles. L'heure n'est pas venue de conter certains épisodes de la guerre actuelle, si invraisemblables qu'il faut, jusqu'à preuve contraire, les considérer comme légendaires et inauthentiques. Mais rien qu'à s'en tenir aux faits qu'ont rapporté les journaux, ne doit-on pas reconnaître que nos ennemis ont poussé l'art de la félonie jusqu'au plus extrême degré de la perfection ? L'histoire du bon curé d'un village de la Somme, demeuré seul, absolument seul dans sa paroisse dont tous les habitants avaient fui et qui s'obstinait héroïquement à demeurer en son presbytère saccagé, l'histoire de ce brave ecclésiastique pourrait ici servir de preuve. Ce desservant sans peur, comme sans malice, vivait ainsi, parmi les ruines, entre les batteries allemandes qui lui envoyaient, sans compter, les shrapnells et les batteries françaises qui le méritaient, car le bonhomme s'était parfois glissé jusqu'à nos lignes et avait lié connaissance avec quelques-uns de nos officiers. Comme il n'avait plus ni sacristain, ni bedeau, ni enfant de chœur, chaque matin il se suspendait à la corde de la cloche et sonnait lui-même sa messe, non pour y convoquer les fidèles absents, mais par respect des rites ; chaque soir on l'entendait tinter l'*Angelus*, et, du fond de leurs tranchées nos poilus admiraient son courage et sa ténacité. Un beau jour certain aumônier de marque passa sur notre front et les officiers français eurent la bonne pensée de convier le curé à dîner avec cet éminent confrère : celui-ci, dès les premiers mots, conçut quelques soupçons ; il obliqua la conversation sur certains points de dogme, et s'aperçut, non sans surprise, que l'héroïque desservant pataugeait lamentablement. Au vrai, il ignorait jusqu'à son *Credo*, et n'avait d'aptitude, en fait de liturgie, que pour sonner les cloches afin d'aviser ses compatriotes de ce qui se passait dans notre camp ; car c'était un prussien qui, bien entendu, n'avait jamais été prêtre. Le dîner finit mal ; on dépouilla l'espion de la robe qu'il profanait et son dessert se composa de douze balles qu'il dut absorber par la peau.

On pourrait mentionner encore la visite dans nos lignes de trois dames en grand deuil, munies de laissez-passer les plus réguliers, et qui allaient, par la campagne, à la recherche de la tombe d'un jeune officier français, époux de l'une d'elles, fils de l'autre, frère de la troisième. Cette dernière seulement questionnait les paysans et répondait aux sentinelles, car les deux autres, abîmées dans leur douleur, se laissaient conduire, muettes, le mouchoir aux lèvres, aveuglées par les larmes autant que par leurs épais voiles de deuil. Leur enquête se prolongea si bien que les curiosités s'éveillèrent : il arriva ce que vous pressentez : de ces trois explorées une seule était une femme allemande, ayant longtemps habité la France ; elle pilotait deux officiers du Kaiser, qui, en robe de crêpe et sous prétexte de douloureux pèlerinage, parcouraient tranquillement nos positions.

Les Boches ont fait mieux encore : on dit, et les poilus revenus du front le racontent, que des rôdeurs prussiens ont dressé les chiens de certaines fermes isolées à signaler les passages de troupe par des aboiements qui, dans la campagne, s'entendent très loin quand la nuit est calme ; les tranchées allemandes sont ainsi prévenues de l'heure où s'opère quelque mouvement dans nos lignes et du moment de « la relève » toujours propice à une attaque. Ces histoires-là paraissent fantasmagoriques aux jeunes Français d'aujourd'hui, lesquels ont peine à croire que les Teutons soient si malins. Les vieux, ceux qui ont gardé le souvenir des faux infirmiers et des fausses sœurs de charité de 1870, restent moins incrédules ; ils savent, par expérience, qu'aucun peuple au monde, fût-ce les légendaires Peaux-Rouges, ne montre plus de patience et d'obstination dans la félonie que le peuple allemand, et que le plus fruste des Germains est passé maître en mensonge et en fourberie.

\* \* \*

Je me rappelle que, vers 1867, vivait à Metz un honnête commissionnaire en marchandises qui se nommait Jacob Alexandre. C'était un bourgeois, calme et souriant, bon vivant et « tout rond », intelligent, laborieux et considéré, car son commerce prospérait ; il était, d'ailleurs obligeant et charitable. Le père Alexandre, type achevé du brave homme dont la vie se passait « au grand jour », s'était fait, dans la ville, de nombreuses relations. Metz, où l'existence était plantureuse, comptait au nombre de ses habitants beaucoup d'officiers retraités, fixés là en raison de l'agrément du pays et de l'importance de la garnison avec laquelle ils se trouvaient en constante camaraderie.

Les militaires tenaient, dans la vieille cité lorraine, « le haut du pavé » ; mais ils n'étaient pas tous riches ; jeunes officiers à l'École d'application ou vieux commandants en retraite, avaient parfois des « fins de mois » difficiles. Le père Alexandre venait en aide à tous. Non point qu'il pratiquât l'usure ni qu'il trafiquât de son argent ; sa probité en affaires et sa délicatesse étaient au contraire proverbiales ; mais il aimait à rendre service et il était bien rare qu'on s'adressât à lui, sans recevoir, en même temps qu'un bon conseil le petit subside indispensable. Le brave homme savait calmer les créanciers impatients, imposer silence aux dettes criardes et obtenir des délais salutaires. Un officier retraité, chevalier de la Légion d'honneur, le commandant X..., ayant confié à son ami Alexandre son embarras momentané, reçut de lui la somme dont il avait besoin, et s'empressa de remettre, en échange, un billet « à trois mois ». Au jour fixé pour l'échéance, le père Alexandre se présenta chez le commandant, sortit de sa poche le fatal engagement, et, comprenant que sa visite était importune, il froissa le papier, s'en servit pour allumer sa pipe et le jeta au feu, déclarant qu'il préférait passer la somme aux « profits et pertes » plutôt que de tracasser pour quelques cents francs un ancien défenseur de la patrie.

Cette belle action et d'autres, du même genre, valurent au commissionnaire en marchandises de solides amitiés, et, je pense aussi, un bon nombre de clients ; pour tous il se montrait également serviable et « arrangeant », et son expérience en affaires se faisait paternelle quand il morigénait ces braves militaires, insoucieux de l'avenir et ignorants de la valeur de l'argent,

dont il se plaisait à liquider l'arriéré et à rétablir le budget.

La guerre survint et, dès le milieu d'août, Metz fut investi par l'ennemi. L'autorité militaire, prévoyant la pénurie des approvisionnements, concerta une action sur le village de Courcelles, station du chemin de fer de Sarrebruck, où les Allemands avaient un grand entrepôt de ravitaillement. L'expédition était ainsi conçue : le général Lapasset, avec sa brigade, devait attaquer les villages de Courcelles et de Mercy, tandis qu'une locomotive blindée, partie de Metz, roulerait à toute vapeur vers la station de Courcelles, accrocherait là un long train de vivres qu'on y savait garé, et rentrerait dans nos lignes avec ce butin.

Le 27 septembre, au matin, le 90<sup>e</sup> régiment de ligne s'élança à l'assaut des deux villages ; les Prussiens sont refoulés ; la station de Courcelles est au pouvoir de nos soldats ; mais la locomotive attendue n'arrive pas ; elle a dû s'arrêter à mi-chemin ; le secret de l'opération a été livré à l'ennemi par un espion, et la voie est coupée. L'affaire est manquée et nos troupes se replient vers le camp retranché, ramenant un civil, découvert dans le village de Courcelles, et qu'on soupçonne d'être le traître auquel est dû l'échec de l'expédition. C'est le père Alexandre.

Ce n'est point seulement un souvenir lointain que je rapporte ici ; étant enfant, j'ai bien souvent entendu raconter, à Metz, l'aventure du « bon M. Alexandre » ; mais elle était restée dans mon esprit à l'état de sinistre légende ; je l'ai retrouvée récemment, contée d'après des documents officiels, dans un ouvrage de M. Paul Lanoir, *les Grands espions*, que devraient lire et méditer tous ceux qui demeurent incrédules, après tant de leçons, aux exploits des agents secrets de l'Allemagne et de la perpétration de l'avant-guerre. Nous n'avons plus le droit d'être candides comme on l'était il y a quarante-cinq ans. Comme, après tout, ce sentiment est à l'honneur de nos pères de ce temps-là, on peut bien reconnaître qu'ils poussaient la confiance jusqu'à la naïveté. Lorsqu'on apprit à Metz que le père Alexandre était accusé d'un méfait d'espionnage, ce fut un unanime éclat de rire, et un tolle de protestations. Un si brave homme, qui, ainsi qu'il l'expliquait lui-même, avait profité de l'avance de nos troupes pour explorer la banlieue et porter des secours aux paysans ruinés par l'occupation étrangère. Vraiment les militaires voyaient des espions partout et le meilleur patriote n'était pas à l'abri de leurs soupçons injustifiés.

Le commandant X..., apprenant que son ami Alexandre était déferé au conseil de guerre, vint trouver le général Lapasset, affirmant sur son honneur que le commissionnaire en marchandises était un grand calomnié et qu'il répondait de lui. M. Lanoir, qui a eu connaissance de l'enquête des juges militaires, rapporte le dialogue qui s'engagea entre le commandant X... et le général.

— Alexandre, dit celui-ci, vous a prêté il y a un an une somme d'argent contre un billet à trois mois.

— En effet, mon général ;

— Quand le billet est venu à échéance, Alexandre s'est présenté chez vous et a brûlé cet engagement.

— Oui... mais il m'avait formellement promis que cette affaire resterait entre lui et moi.

— Il n'en a parlé à personne ; cependant nous possédons ses papiers et voici le brouillon d'une lettre par lui adressée, à cette époque, à son chef d'espionnage, le polizeirath Kaltenbach.

Et le général Lapasset donna lecture à son interlocuteur confondu de la traduction d'un rapport tracé de la main du père Alexandre et envoyé par lui à la haute police de Berlin ; ce rapport était ainsi conçu : « Quand le billet que je vous ai communiqué est venu à échéance, j'ai fait cadeau à M. le commandant X... de la somme que je lui avais prêtée. C'est un moyen de nous l'attacher solidement et cela est utile, car cet ancien officier nous a déjà donné, à son insu, et nous donnera encore d'intéressants renseignements, tout en m'ouvrant bien des portes à la serrure desquelles il fait bon d'avoir l'œil ».

Le malheureux retraité en tombait des nues : c'était le roi de Prusse qui avait payé sa dette ! Il se retira ébahi, mais convaincu. D'autres eurent plus de peine et mirent plus de temps à reconnaître que le « bon M. Alexandre » était

un fiéffé scélérat. Si bien qu'on dut retarder, du 27 septembre au 4 octobre, la réunion du conseil de guerre, et que, la condamnation à mort prononcée, on dut encore surseoir à son exécution. Alexandre avait fait tant de dupes que, après le jugement, il se trouvait encore à Metz des personnes très recommandables pour crier à l'erreur judiciaire et pour défendre « la vie et l'honneur d'un bon français ».

Le père Alexandre fut passé par les armes le 15 octobre 1870.

G. LENOTRE.

#### APRÈS LE SUCCÈS DE LA FONTENELLE

Pour faire suite aux opérations remarquables qui, dans la vallée de la Fecht méridionale, nous ont rendus maîtres de Metzeral et de Sondernach (voir notre numéro du 17 juillet) grâce à l'audace et à l'abnégation de nos alpins et des bataillons

tandis que nous la qualifions de « cote 627 », conformément à la carte d'état-major, ou bien de « hauteur de la Fontenelle ».

A proprement parler, la Fontenelle est l'un des hameaux dont se compose le Ban-de-Sapt, et nous l'occupons, tandis que l'ennemi occupe les autres : Laitre et Lannois. Entre la Fontenelle et Lannois on remarque la colline 627 qui domine toute la région.

Cette colline, jadis un simple but de promenade, est, à l'heure actuelle, un bastion et un observatoire dont la possession a été disputée avec une ardeur telle que plus rien ne reste du petit bois de sapins qui en couronnait le sommet.

C'est un véritable siège que les Allemands ont entrepris pour nous enlever la cote 627 où, du reste, nos troupes étaient solidement installées, sans réussir à les entamer; ils arrivèrent seulement à se rapprocher de la position, en progressant lentement, à la sape, ou bien en faisant exploser de nombreux fourneaux de mine.

A la date du 22 juin, les lignes se trouvaient seulement séparées par quinze ou vingt mètres et, sur certains points, par une distance encore moindre. Un assaut précédé d'un violent bombardement d'ar-

tration vigoureuse, immobilisait l'ennemi sur ses positions, à l'ouest de Lannois.

Notre attaque de gauche, qui avait d'abord progressé plus lentement, réussissait, à la faveur de la nuit, à s'emparer de la partie nord-ouest de la hauteur, tandis qu'à l'extrême gauche, d'autres éléments débordaient largement la position, en encerclant et en faisant prisonniers ses derniers défenseurs.

Le lever du jour éclaira notre victoire, car à ce moment, non seulement nous avions reconquis la totalité de la hauteur, mais encore tout l'ensemble de l'organisation défensive allemande, jusqu'à la route Lannois-Moyenmoutier.

Et tandis qu'en raison de la rapidité de l'exécution et de l'efficace appui de notre artillerie, nos pertes s'élevaient à moins du quart de celles de l'ennemi, la totalité de la garnison du point d'appui (2 bataillons de la 5<sup>e</sup> brigade bavaroise) avait été tuée ou faite prisonnière.

Nous parlions tout à l'heure de « la rapidité » de cette action. On en jugera lorsque nous aurons dit que l'attaque principale qui prit pied au centre sur la hauteur 627 a réussi en moins de dix minutes.

Quelle déception amère doit être celle du général



EN ALSACE. — A l'occasion du 14 juillet, le général Joffre s'est rendu en Alsace où il a reçu, des habitants redevenus français, le plus chaleureux accueil. Il embrasse une petite alsacienne qui vient de lui offrir un bouquet aux couleurs françaises.

de nos régiments de ligne qui ont triomphé de toutes les difficultés qui leur étaient opposées, nous avons à enregistrer aujourd'hui un nouveau et très important succès en donnant à nos lecteurs quelques détails sur l'assaut de la Fontenelle au cours duquel notre artillerie et notre infanterie ont forcé l'admiration de l'adversaire vaincu.

Comme cadre à l'action : le pays vosgien s'étendant entre les hauteurs boisées de Senones et le grand massif forestier de la montagne d'Ormont. Il offre au regard des ondulations larges que courent, çà et là, des ravins, des champs de pommes de terre, des bois de sapins. Quelques hameaux dont chaque maison est au centre d'un verger émergent, de place en place.

On se souvient que c'est dans cette région que s'arrêta la retraite allemande après la bataille de la Marne, au mois de septembre dernier. Le front s'y est établi, depuis cette époque, et l'activité s'est concentrée principalement au lieu que les Allemands dénomment : la « hauteur du Ban-de-Sapt »,

tilleries permit à l'ennemi, au prix de pertes considérables, de prendre pied sur le sommet et de pousser quelques éléments jusqu'à la Fontenelle. Nous opérâmes alors une contre-attaque qui nous permit de faire de nombreux prisonniers. Toutefois, les assaillants purent se maintenir accrochés au haut de la colline, et ils s'y fortifièrent en désespérés dans l'espoir d'en faire à leur tour une forteresse imprenable.

De notre côté, nous ne restions pas inactifs, et les préparatifs nécessaires pour en venir à nos fins étaient terminés le 3 juillet.

Dans la soirée de ce jour, exactement à sept heures, trois colonnes d'assaut, placées préalablement face à leurs objectifs et appuyées par le tir merveilleusement précis d'une artillerie aussi nombreuse qu'efficace, abordaient la position ennemie, et finalement l'enlevaient d'un irrésistible élan.

Au centre, nous dit le récit officiel, l'attaque prenait pied d'un seul coup sur la ligne de faite et la dépassait, tandis que notre droite, par une démon-

stration vigoureuse, immobilisait l'ennemi sur ses positions, à l'ouest de Lannois. Notre attaque de gauche, qui avait d'abord progressé plus lentement, réussissait, à la faveur de la nuit, à s'emparer de la partie nord-ouest de la hauteur, tandis qu'à l'extrême gauche, d'autres éléments débordaient largement la position, en encerclant et en faisant prisonniers ses derniers défenseurs.

Le lever du jour éclaira notre victoire, car à ce moment, non seulement nous avions reconquis la totalité de la hauteur, mais encore tout l'ensemble de l'organisation défensive allemande, jusqu'à la route Lannois-Moyenmoutier.

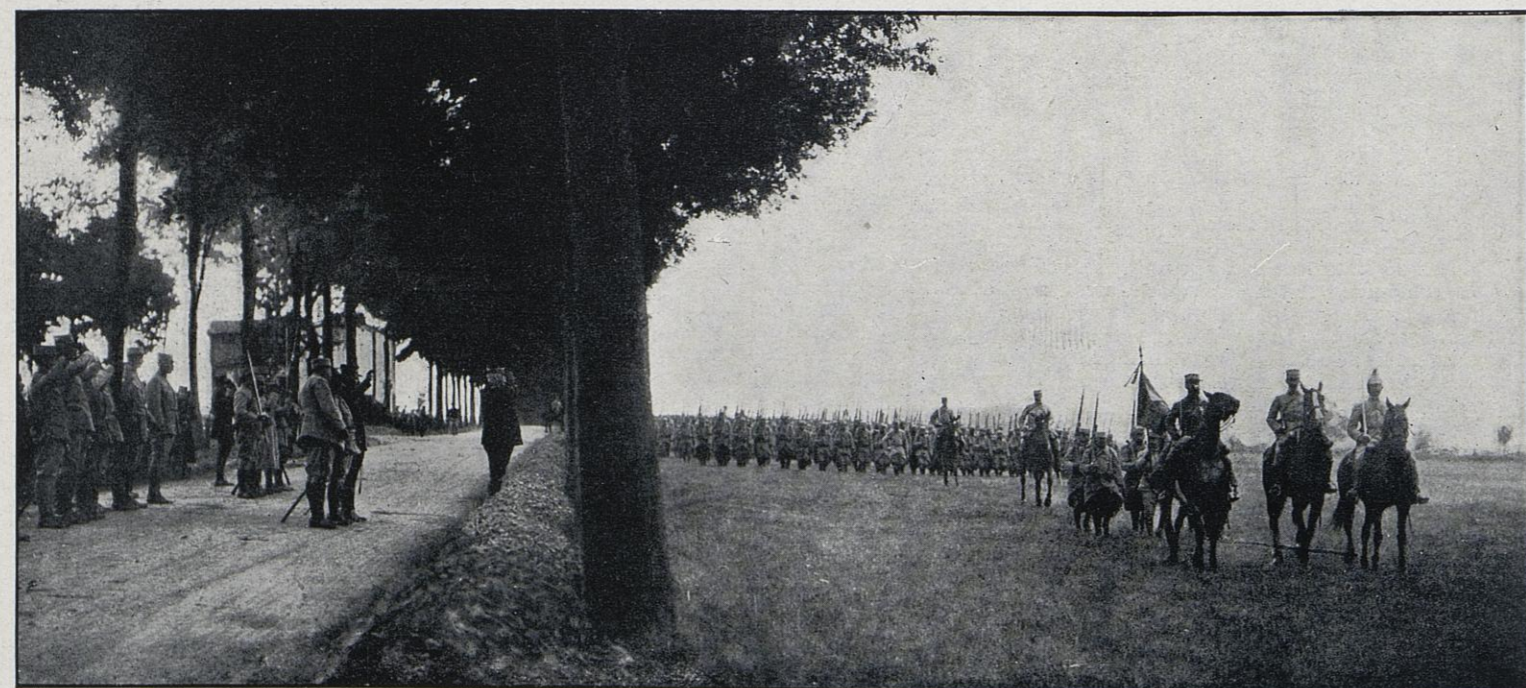
Et tandis qu'en raison de la rapidité de l'exécution et de l'efficace appui de notre artillerie, nos pertes s'élevaient à moins du quart de celles de l'ennemi, la totalité de la garnison du point d'appui (2 bataillons de la 5<sup>e</sup> brigade bavaroise) avait été tuée ou faite prisonnière.

Nous parlions tout à l'heure de « la rapidité » de cette action. On en jugera lorsque nous aurons dit que l'attaque principale qui prit pied au centre sur la hauteur 627 a réussi en moins de dix minutes.

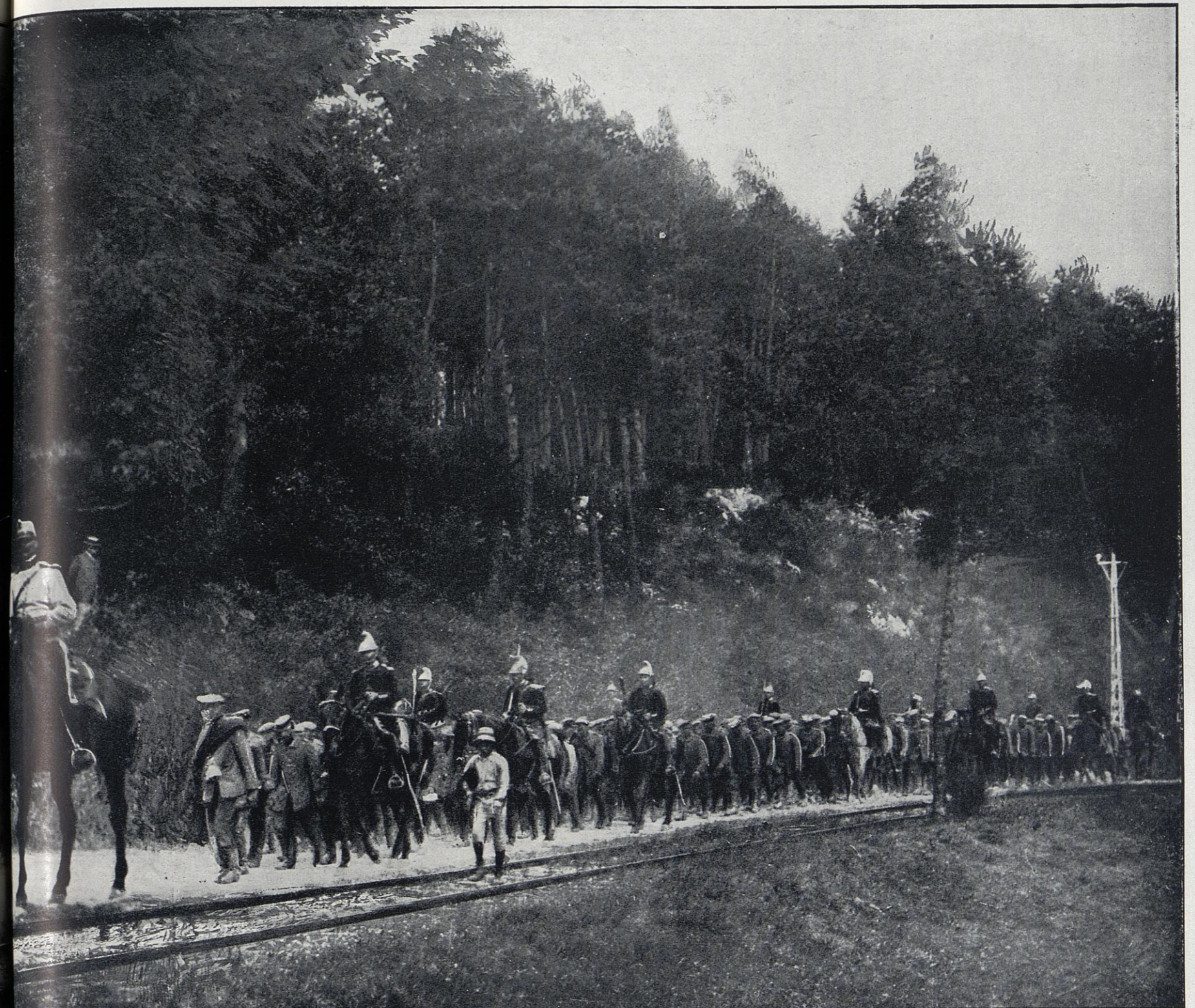
Quelle déception amère doit être celle du général



LES COMBATS DE LA FONTENELLE. — Les prisonniers faits dans les journées des 8 et 9 juillet sont ramenés vers l'arrière sous une bonne escorte de chasseurs et de dragons.



Le 14 juillet, le généralissime Joffre passe en revue le 133<sup>e</sup> régiment d'infanterie qui a participé à la prise de La Fontenelle.



Le généralissime décore solennellement de la Légion d'Honneur et de la Croix de guerre le drapeau du 133<sup>e</sup> d'infanterie.



DANS LES VOSGES. — Le général Joffre, accompagné de deux officiers d'ordonnance et suivi d'un chasseur qui conduit sa mule, descend d'une visite à l'un de nos postes d'observation sur un sommet des Vosges.

Revenus à eux, d'autres avouaient leur soulagement à l'idée de ne plus passer par de semblables émotions qui dépassent de beaucoup ce que peut supporter un organisme humain, si bien équilibré soit-il. La plupart, enfin, estimaient — et l'on peut

les en croire — qu'ils avaient à tout jamais rempli tout leur devoir de soldat, et qu'ils se considéraient comme quittes pour l'avenir. Les officiers eux aussi ne dissimulaient pas le sentiment d'horreur que cet infernal bombardement leur avait causé.

A vrai dire, tous ces officiers appartenaient à la réserve (professeurs, employés d'industrie et de banque), ce qui peut expliquer leur nervosisme.

Du moins, le chef de bataillon, qui appartenait, lui, à l'armée active, avait-il conservé tout son calme, et, témoignage flatteur pour nous, il n'a pas caché son admiration pour « le beau travail » de notre infanterie et de notre artillerie.

Ce salut d'un vaincu vaut qu'on le retienne.

D'ailleurs nous en avons mérité l'hommage, car quoique excessivement sérieuse, l'organisation défensive allemande a été pratiquement annihilée par nous. Elle se composait de cinq lignes de tranchées et de boyaux ; d'ouvrages organisés pour le tir sur les deux faces, pour le cas où la position serait débordée ; de blockhaus couverts de rondins et de tôles ondulées, avec embrasures formées par des boucliers et des abris souterrains très profonds.

Nous n'avons pu obtenir encore avec exactitude le dénombrement du matériel pris à l'ennemi, et consistant en mitrailleuses, fusils, munitions, grenades, etc. Dans un petit bois on a trouvé un parc du génie largement approvisionné en outils, fils de fer, boucliers, sacs à terre. Enfin, nous avons pris quatre lance-bombes, des canons de 39 et un canon de 37.

C'est avec joie que l'on apprendra que le régiment qui a pris la part la plus active au combat de la Fontenelle et qui, précédemment, s'était illustré à la prise de la cote 830 (vallée de la Fecht), a été cité tout entier à l'ordre de l'armée des Vosges. Nous devons un tribut égal d'admiration à une compagnie du même recrutement, de l'Ain, ainsi qu'aux sapeurs du génie qui ont accompagné les attaques avec un dévouement au-dessus de tout éloge.

Ceux mêmes auxquels avait été confiée la garde des tranchées voulurent leur part de gloire, et c'est ainsi que quelques unités d'un régiment catalan participèrent, de leur propre initiative, au « nettoyage » de la position. Ils firent quatre-vingt-dix prisonniers dans un blockhaus oublié par les troupes d'assaut.

N'a-t-on point conté, et la chose vaut d'être rappelée, qu'en voyant l'infanterie s'élançer à l'attaque, un artilleur préposé au service des canons de tranchées fut saisi d'un tel enthousiasme qu'il prit un fusil, et s'élança à la suite de ses camarades en criant :

— C'est trop beau.

\* \* \*

On imagine aisément avec quel intérêt ces opérations ont été suivies par les populations d'Alsace, et avec quel enthousiasme elles ont accueilli la nouvelle de nos succès. Un journaliste américain,



Le général Joffre décore, devant son régiment, le colonel Gaudran, l'un des héros de La Fontenelle.



UN PRISONNIER RÉCALCITRANT. — En défilant avec ses camarades devant notre généralissime et les généraux Dubail et de Maud'huy, cet officier allemand a refusé de saluer. Peu après, il demandait spontanément à faire des excuses et reparaisait devant le généralissime avec moins de morgue.



Le général Joffre et le général Dubail font, à dos de mulets, une tournée à travers les sentiers de la montagne.

accrédité comme correspondant sur notre front, constatait tout dernièrement, combien ces populations sont demeurées, malgré tant d'années écoulées depuis l'annexion, fidèles à l'idée française.

Et il observait que, pris dans leur ensemble : paysans, petits commerçants, prêtres de village, tous les Alsaciens, en un mot, saluent le retour des soldats français « d'aussi bon cœur que le maître de maison, sachant un cambrioleur chez lui, salue l'arrivée de la police ».

On peut juger d'après un pareil état d'esprit de l'accueil qui vient d'être fait, en Alsace, au généralissime que nous appelons plus volontiers et plus familièrement « notre Joffre », lorsqu'il est revenu y passer une journée, à l'occasion du 14 juillet.

Dans toutes les communes redevenues françaises, il a été acclamé et sur son passage d'énormes gerbes de fleurs lui ont été offertes. Comme il traversait la vallée de Thann, le maire d'un village

lui a adressé un compliment fort touchant, pour lui souhaiter la bienvenue et traduire la joie de tous ses compatriotes depuis qu'ils sont enfin redevenus Français, et cet hommage venu du cœur comptera parmi ceux qui ont le plus ému le grand chef qui peut mériter, lui aussi, comme tel autre vaillant de jadis, le titre glorieux d'« organisateur de la victoire ».

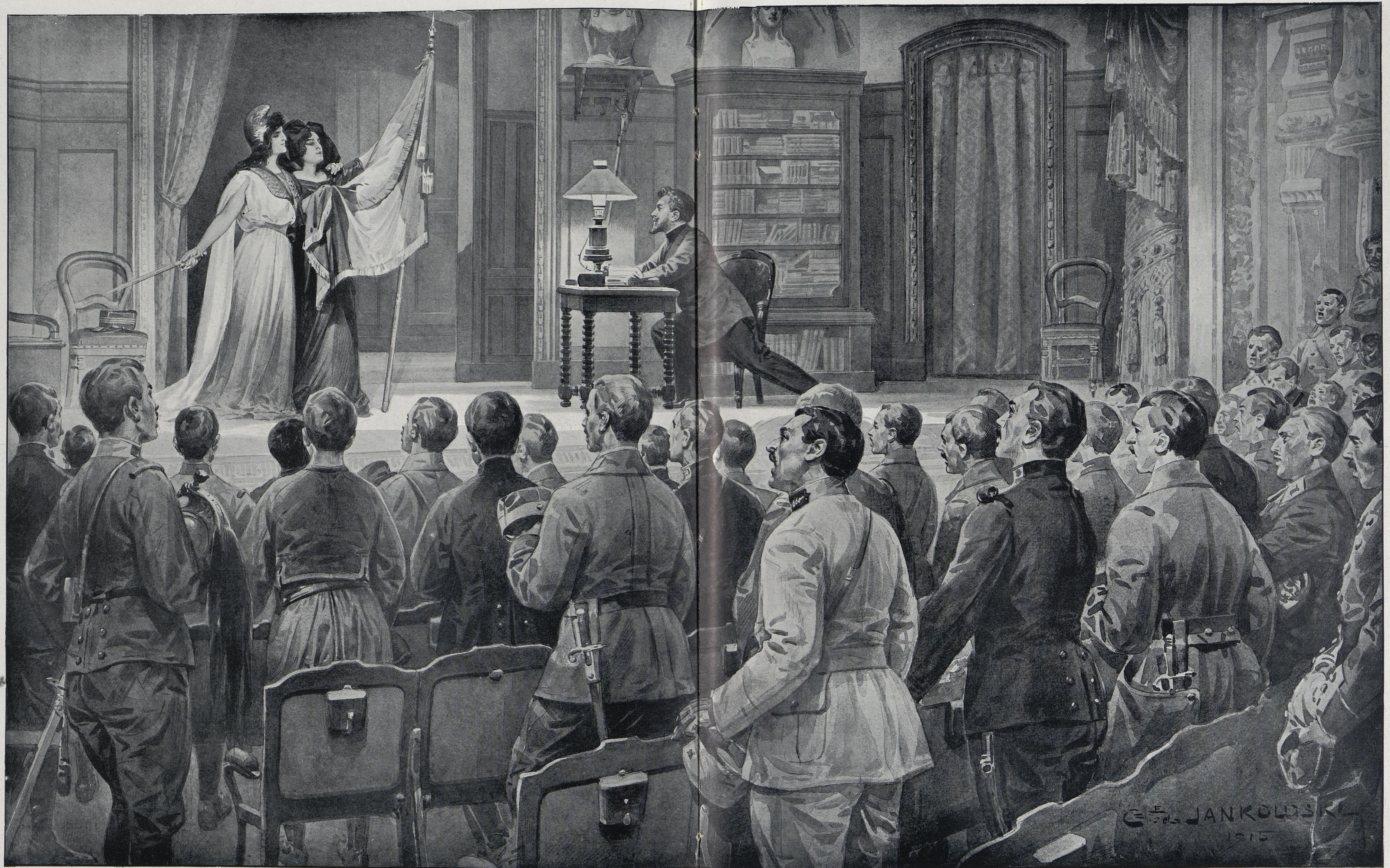
A l'occasion de son séjour en territoire reconquis, le généralissime a pu constater que le moral de nos troupes était admirable. La confiance absolue, la ferme volonté de vaincre soutiennent l'inlassable énergie de tous, encore exaltée par les constants succès de nos efforts. Lors d'une revue qu'il a passée sur le front, le général Joffre a été chaleureusement acclamé par nos alpins qui, de même que leurs autres vaillants camarades se montrent heureux et fiers de participer aux périlleuses opérations grâce aux-

quelles nous réussissons à réunir de nouveau l'Alsace-Lorraine à la mère-patrie. L'un des épisodes les plus émouvants de cette revue a été la distinction accordée au général Gaudran, que le généralissime a décoré de ses mains, en rendant hommage à la valeur de ce chef qui fut l'un des héros des combats de La Fontenelle.

En outre, en récompense de sa valeur durant ces journées épiques, le général de Maud'huy a attaché la croix de guerre au fanion d'une compagnie d'alpins.

Accompagné de ses officiers d'ordonnance, le général Joffre a visité ensuite nos postes d'observation et, partout où il a passé, sa présence a apporté un précieux réconfort aux soldats, dont l'accueil enthousiaste a témoigné du respect et de l'affection qu'a su leur inspirer le grand chef dont la France aussi bien que l'armée se montre justement fière.

A. B.



LA MATINÉE DU QUATORZE JUILLET 1915, A LA COMÉDIE FRANÇAISE  
 Madame Marguerite Carré chantant d'admirable façon *La Marseillaise* devant les jeunes soldats, qu'enthousiasment la verve et les superbes accents patriotiques de la grande cantatrice. (Aux côtés de M<sup>me</sup> Marguerite Carré, M<sup>lle</sup> Roch et M. Albert Lambert).

C.-B. JANKOWSKI  
 1915

"Composition de C.-B. Jankowski".

## LA VIE MILITAIRE

## LA SITUATION DES ARMÉES

Pendant la semaine du 17 au 24 juillet, des combats ont été livrés en beaucoup d'endroits et les duels d'artillerie ont été pour ainsi dire incessants, d'un bout à l'autre du front. Sans entrer dans le détail des faits, nous pouvons constater que contrairement à ce que faisaient prévoir les indications de source hollandaise sur des concentrations allemandes en Belgique, il n'y a pas eu d'action très importante sur le front de l'Yser. Il faut arriver jusqu'à l'Artois pour trouver des combats où l'infanterie ait été sérieusement engagée. Encore, dans le secteur au nord d'Arras, se sont-ils localisés autour de Souchez. L'initiative en a toujours été



LA VALLÉE DE L'ISONZO.

prise par l'ennemi, qui a prononcé des attaques divergentes autour du village, vers le nord, l'ouest et le sud, le tout sans succès.

De là jusqu'en Argonne, il y a peu de chose à signaler. Dans l'Argonne même, la portée des affaires engagées n'a pas dépassé la moyenne habituelle. L'armée du Kronprinz, après ses deux attaques massives qui n'ont eu qu'un très médiocre résultat, contrebalancé par nos gains dans la direction de Binerville, n'a pas renouvelé ses tentatives. Les combats sont redevenus très locaux, intéressant quelques tranchées sur des fronts de compagnies ou de bataillons, et n'ont donné lieu qu'à de légères fluctuations des lignes. Dans le secteur entre Meuse et Moselle, des rencontres ont eu lieu à l'est de Saint-Mihiel, en forêt d'Apremont ; mais les principaux épisodes se sont produits dans la région des Eparges. Les Allemands ont attaqué à diverses reprises la tranchée de Calonne, ou du moins la partie de notre front qui traverse cette longue route forestière, et plus à l'est, une croupe, qui partant du voisinage de la tranchée domine le ravin de Sonvaux. Ils ont pris pied sur cette croupe, dans nos lignes, et après diverses péripéties, ils ont été refoulés sur leurs anciennes positions. Le bois Le Prêtre, également, a été le théâtre de plusieurs affaires, qui, en fin de compte, n'ont pas modifié la situation.

En Lorraine, sur tout le développement de nos avant-postes, depuis la région de Pont-à-Mousson jusqu'à l'est de la forêt de Parroy, dans un secteur où tout était calme dernièrement, l'ennemi semble depuis quelque temps tâter le terrain, s'assurer par des reconnaissances offensives de la façon dont il est occupé et fortifié. Divers coups de sonde ont été donnés par les Allemands, avec d'assez forts effectifs d'infanterie et de l'artillerie de campagne, notamment sur la Seille, en deux points, Manhoué et Bioncourt, tous deux à l'ouest de Château-Salins, en avant de la forêt de Champenoux et de la position d'Amance ; puis plus à l'est, vers Arracourt, sur la route de Château-Salins à Lunéville ; enfin, à la lisière orientale de la forêt de Parroy, et au delà vers Leintrey. Toutes ces tentatives, prononcées avec plus ou moins de vigueur, mais dont aucune ne doit avoir été menée avec l'intention de la conduire à fond, ont pu être assez facilement repoussées. L'ennemi nous a trouvés partout en bonnes dispositions pour résister à des efforts plus énergiques. Tel a été le seul résultat de ses reconnaissances.

Dans les Vosges, nous avons eu des succès marqués sur les deux versants ; vers Saint-Dié, sur les hauteurs du Ban-de-Sapt, à la Fontenelle, où les Allemands ont essayé vainement de reprendre

la véritable forteresse que nous leur avons enlevée ; vers Munster, où nous avons continué à progresser sur les hauteurs boisées des deux versants de la vallée de la Fecht, ainsi que sur le contrefort qui sépare les deux branches de cette vallée.

J'ai parlé la semaine dernière des expéditions de nos aviateurs en escadres, sur Carlsruhe, contre les gares d'Arnaville et de Bayonville, contre celle de Vigneulles-les-Hattonchâtel ; enfin, contre les baraquements militaires de Norroy. La semaine suivante a été signalée par d'autres opérations semblables. L'une a eu pour objectif la gare de Challengerange, point de bifurcation sur le chemin de fer de la vallée de l'Aisne, qui dessert les troupes allemandes de l'Argonne ; gare fort importante, par conséquent. Elle a été complétée par une seconde visant la gare d'Autry, sur la même ligne, un peu plus au sud. Une autre opération a été dirigée contre la gare de Conflans-en-Jarnisy, nœud de chemins de fer fort intéressant aussi. Cette gare est située à l'est d'Étain, en Woëvre, sur la ligne de Verdun à Metz. Il s'en détache des embranchements sur Longuyon, sur Briey et Thionville, enfin sur Thiaucourt et Vigneulles. En outre, la gare de Vigneulles a reçu une seconde visite de nos aviateurs, ainsi que celle de Colmar. On voit que cet emploi très judicieux des appareils par escadres se généralise. Les grandes gares, les nœuds de chemins de fer en arrière des lignes ennemies, sont des objectifs tout désignés par leur importance stratégique, et d'un développement suffisant, en largeur, pour qu'il y ait de sérieuses chances d'y obtenir un résultat. Il n'en est pas toujours ainsi de certains objectifs qu'il serait incontestablement utile de détruire, tels que les ponts, notamment les ponts des voies ferrées sur les grands cours d'eau. Un pont, pour une ligne à deux voies, ne mesure guère que 10 mètres de largeur. Or, en descendant jusqu'à 1.000 mètres, hauteur à laquelle il est déjà très vulnérable, très exposé à ne pas pouvoir remplir sa mission, un aviateur ne voit un pont de 10 mètres de largeur que sous l'apparence de 3 millimètres, à la distance de vision distincte ; c'est-à-dire comme s'il voyait un objet de 3 millimètres situé à 30 centimètres de son œil. Certes, cela suffit pour espérer atteindre le but, lorsqu'on possède à cet effet un appareil immobile et pourvu d'un système de pointage précis, comme un canon ; mais ce ne sont pas là, à beaucoup près, les conditions où se trouvent les appareils d'aviation, qui ne peuvent que laisser tomber des projectiles, sans s'arrêter, et en tenant compte dans leur appréciation non

seulement de la direction et de la vitesse du vent, mais aussi de la direction et de la vitesse de leur propre mouvement. Il ne faut donc pas s'étonner de voir les escadres aériennes s'adresser à telle nature d'objectifs, et non à telle autre qui semble présenter le même intérêt.

\*\*

L'offensive austro-allemande en Pologne se développe de plus en plus. A l'attaque par le sud, renouvelée du début de la guerre, sur le front entre Vistule et Bug, attaque qui paraît toujours être la principale, vient s'ajouter l'attaque sur la Narew, qui, d'après l'importance qu'elle prend, n'est pas une simple diversion, comme on pouvait le croire encore il y a huit jours. Le projet poursuivi se dessine dans le sens de l'enveloppement de Varsovie, à la fois par le nord et par le sud. Les Russes se replient lentement, tout en combattant, et ils infligent à l'ennemi de sanglants échecs locaux, mettant chaque fois hors de combat le plus de monde possible. Ils conservent jusqu'ici la faculté de l'emploi de lignes intérieures, favorablement disposées, et surtout des chemins de fer assez nombreux dont j'ai signalé l'importance ici la semaine dernière. Ils conservent aussi, quant à présent, par l'occupation solide de la partie de la ligne du Bug qui s'avance à l'est de Lemberg, la possibilité d'exécuter dans le flanc droit de l'ennemi en marche vers Lublin une offensive qui pourrait avoir pour l'armée austro-allemande les plus graves conséquences. C'est tout ce que nous pouvons en dire. Nous connaissons la situation géographique du front, mais non la valeur et la répartition des effectifs qui l'occupent, et nous ignorons toujours où en est cette affaire capitale de l'approvisionnement en munitions. Les principaux éléments du problème manquent à la discussion.

\*\*

Sur le front italien, aucun résultat de grande importance n'est encore obtenu ; mais les choses sont en bonne voie. Les opérations principales, sur l'Isonzo, fort difficiles, fort pénibles, en raison des obstacles naturels éminemment favorables à la défensive autrichienne, progressent sans arrêt, mais lentement. Les Italiens gagnent du terrain sur les premiers plateaux du Carso, qui avoisinent au sud la place de Gorizia, et la chute de cette place ne semble plus être qu'une affaire de temps. Mais de combien de temps ? Nul ne peut le dire.

Général BERTHAUT.

## LA DESTRUCTION DES USINES D'ALBERT

Depuis les premiers jours de cette guerre qu'en dépit de leurs dénégations hypocrites les Allemands ont préparée et voulue avec une persévérance et une méthode que quarante années d'entraînement ont rendues si cruellement efficaces, il semble qu'ils s'efforcent de surpasser leur modèle, Attila, dont on a dit que l'herbe ne poussait plus partout où le pied de son cheval s'était posé.

Tout l'univers a frémi d'horreur au spectacle des atrocités qui, dès les premières heures de l'inique invasion, ont prouvé de quoi les sujets de Guillaume étaient capables. C'est Louvain, en cendres ; c'est Malines, dévastée ; c'est Ypres, en ruines. Les nobles édifices qui proclamaient la gloire des Flandres en évoquant les fastes de son passé ; les fiers beffrois aux joyeux carillons, les églises jusqu'alors respectées et considérées comme sacrées, tout a été bombardé, incendié, jeté bas,

tandis qu'étaient anéanties de merveilleuses richesses artistiques qui abondaient en Belgique, et dont la perte est irréparable.

Les voici chez nous, moins tôt qu'ils ne l'avaient cru, certes, et sans doute pour nous faire expier ce déboire, ont-ils appliqué à ceux de nos départements qu'ils ont réussi à forcer, les mêmes procédés dont ils avaient usé envers les Belges pour se venger de ce que ceux-ci nous avaient généreusement servi de rempart.

Nos lecteurs, renseignés par nos gravures, savent déjà ce qu'ils ont fait d'Arras, de Reims, de Soissons, de Senlis. Aujourd'hui, nous mettons sous leurs yeux quelques aspects de l'état des usines d'Albert, qui ont particulièrement souffert de la rage teutonne.

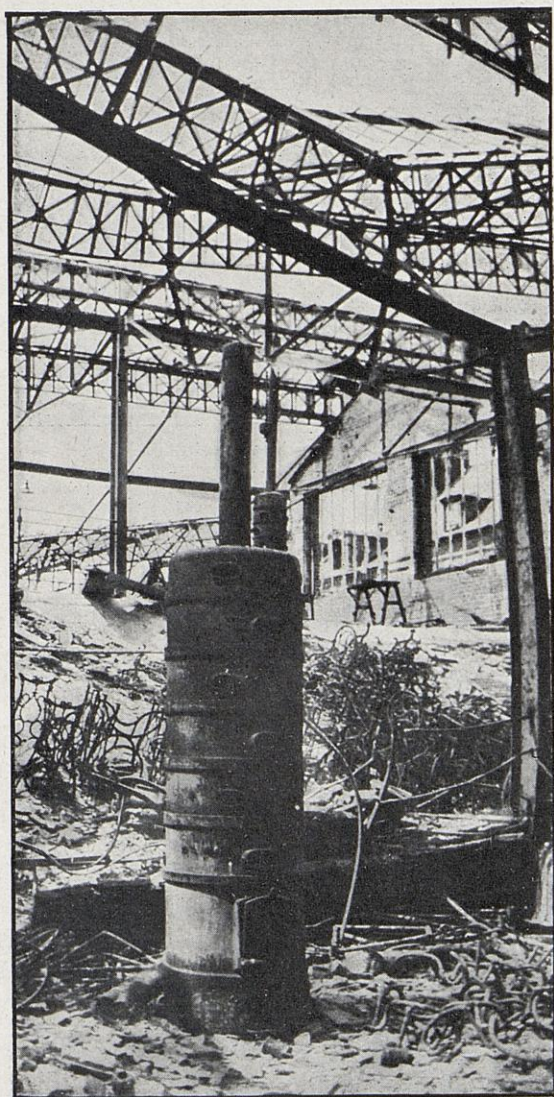
Albert est une paisible et riante petite cité du département de la Somme, située dans l'arrondissement de Péronne, et qui tire sa principale richesse de ses usines métallurgiques. Les Allemands se sont acharnés contre elles et, la ville, où jadis régnait



Vue extérieure d'une usine de constructions métallurgiques à Albert.



Les ateliers de constructions d'Albert bombardés et ruinés par les Allemands.



Le Hall de la Société industrielle d'Albert. Au premier plan, des pièces de bicyclettes; derrière le calorifère, des pièces de machines à coudre.

une activité joyeuse est morne et désolée aujourd'hui; il faudra bien du temps pour lui rendre son aspect primitif.

Il est bien évident pour nous maintenant que la guerre telle qu'on la conçoit outre-Rhin dépasse en monstruosité toutes celles dont on a conservé le souvenir depuis l'origine des temps. Non seulement, il entraînait dans le plan allemand de détruire le plus d'hommes possibles, et pour ce faire, d'employer des moyens réprouvés et prohibés par les lois qui régissent les combats; mais encore se proposaient-ils de ruiner les villes de façon à ce que la vie y devienne impossible aux survivants.

Comme elles étaient vraies ces considérations sur cette « guerre de races » dont nous voyons se dérouler les phases tragiques, et qui faisaient dire à un écrivain autorisé, il y a quelques mois: « A mesure que se développe cette guerre d'extermination, son caractère essentiel apparaît avec évidence. Nous n'avons point affaire à une armée seulement; nous avons affaire à une race qui prétend détruire la nôtre pour se substituer à elle sur le sol.

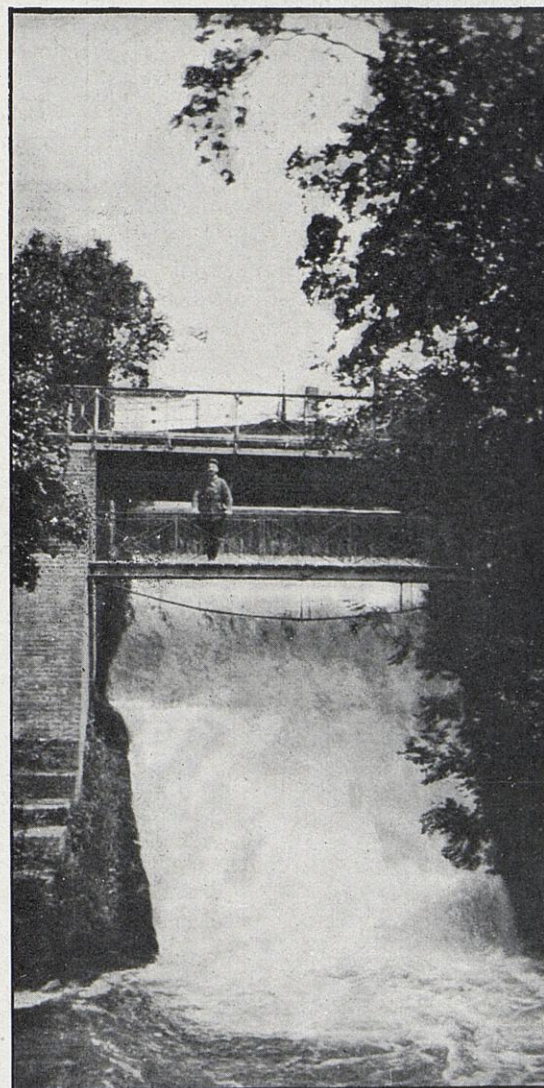
Les événements ont donné raison à ces prévisions, et les Allemands ont déjà fait tous leurs efforts pour paralyser l'industrie belge, ou l'accaparer à leur profit.

Chez nous, c'est un système analogue qu'ils suivent, et on l'a bien vu tout dernièrement à Roubaix, entre autres, où, d'ailleurs ils se sont heurtés à la rébellion patriotique des grands industriels de la région, qu'ils voulaient contraindre à faire fonctionner leurs usines pour tisser des étoffes appropriées à leurs besoins. Comme bien l'on pense, les directeurs de ces usines ont unanimement refusé de se prêter à cette tâche antipatriotique.

Alors, pour les en punir, le commandement supérieur a décidé de les emmener en captivité en Allemagne, et c'est ainsi que cent quarante notables de la ville ont été arrachés à leurs foyers, et internés au camp de Gustrow (Mecklembourg).

Par de tels actes, les sanglants apôtres de la « kultur » se rendent de jour en jour plus odieux, et ils accumulent sur leurs têtes la haine des nations que leur conscience révoltée obligera à entrer à leur tour dans le conflit.

Ce sera le dernier acte de la tragédie qui se terminera, personne n'en peut douter, par l'écrasement définitif de ceux qui avaient follement rêvé de substituer la force au droit et de supprimer notre France de la carte d'Europe. Et tout l'univers applaudira à cet inévitable et, peut-être prochain dénouement, lorsque l'Allemagne châtiée subira le sort qu'elle nous réservait. [P. de C.]



La chute d'eau qui alimentait la Société industrielle; les Allemands ont complètement ruiné l'usine qui transmettait la force aux machines

LA BIENFAISANCE A PARIS  
PENDANT LA GUERRE (Suite)

LES ŒUVRES MILITAIRES

Nous nous sommes occupés dans les précédents articles des formations sanitaires destinées à améliorer le sort des blessés. A côté de ces services techniques, l'initiative privée a fait jaillir pour ainsi dire du sol plus de deux cents œuvres qui ont toutes pour but de diminuer la détresse matérielle, pécuniaire même, et morale du combattant.

En tête de ces œuvres signalons les souscriptions ouvertes par les grands journaux parisiens. Tous ont envoyé à l'armée les dons recueillis parmi leurs lecteurs ? Il y a eu dans ces envois un élan, une spontanéité qui se sont traduits par les pensées les plus généreuses. La France féminine tout entière s'était mise à coudre et à tricoter.

Nos élégantes ont manié l'aiguille pendant l'automne et l'hiver. Ah ! comme l'aiguille, cantonnée jadis dans les mains amaigries de nos grand-mères, l'aiguille, dont l'emploi vétuste faisait sourire nos jeunes filles modernes, a dû sourire dans son for intérieur (si toutefois elle en a un) lorsqu'elle s'est vue revenir à la mode ! Quelle revanche pour elle lorsqu'à force d'avoir été demandée dans les magasins de gros ou de détail elle devint un objet de rareté ! Il y eut cet hiver des cours de tricot très suivis, et mainte jeune fille ou jeune femme qui gauchement au début arrivait avec peine à mener au bout un talon de chaussette le mettait sur pied — il n'y a pas d'autre terme — en une seule journée.

Il y a eu des œuvres, toutes plus ingénieuses les unes que les autres, imaginées par nos femmes, nos mères, nos sœurs. Dans chacune de ces fondations, les femmes ont, avec ce sentiment tendre dont elles ont le secret, mis tout leur cœur. Elles ont cherché à parer aux moindres besoins des combattants. Voulez-vous savoir les titres de certaines des œuvres qui sont nées dans le but unique d'expédier des vêtements et des vivres aux soldats ? Elles s'appellent le Tricot du Soldat, créé par la *Liberté* ; Pour nos Soldats, fondé par le *Figaro* ; le Tricot du Combattant, œuvre de l'*Echo de Paris* ; le Vestiaire du Prêtre-Soldat, le Vestiaire des blessés, fondé par M. Pierre Loti ; le Linge du Soldat, création de l'Automobile-Club ; le Soldat au Front, œuvre pour laquelle le Touring-Club a obtenu et réalisé sa magnifique Journée du 75, Pour le Front, fondation de la princesse Murat ; l'œuvre des Ampoules de teinture d'iode du Docteur Delbet.

On a suivi nos soldats évacués du front d'abord dans les gares où sont installées des cantines-infirmières modèles, comme aux gares de Lyon, du Nord et Montparnasse, comme à la gare régulatrice d'Aubervilliers-La Courneuve. Le Syndicat de la Presse parisienne a créé l'Œuvre des trains de blessés, destinée à ravitailler au moyen de wagons-cantines les soldats malades et blessés revenant du front. A l'initiative de la princesse Murat est due la fondation des Ambulances au Front.

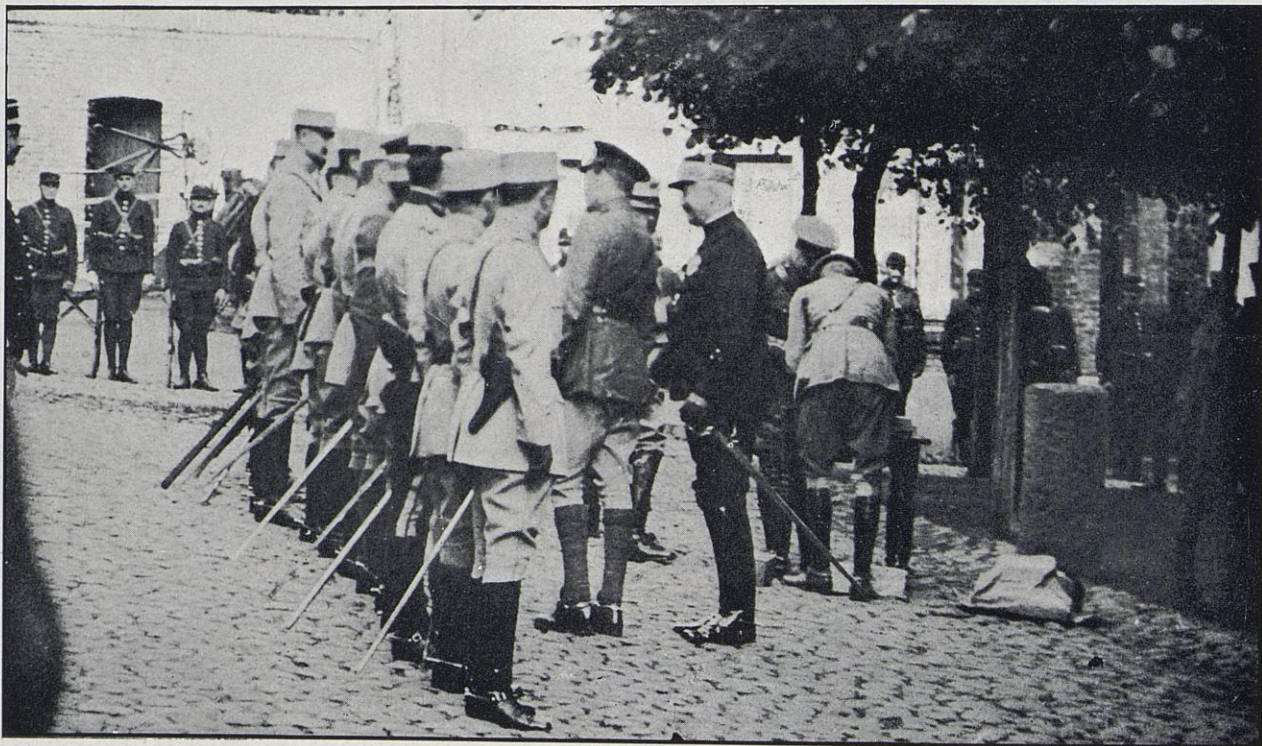
Puis il a été reconnu qu'il fallait secourir le service de santé dans les dépôts d'éclopés ; et des sociétés sont nées dans le but de compléter le matériel de ces dépôts et leur fournir tout ce dont nos militaires impotents peuvent avoir besoin en linge, couvertures, alimentation. C'est à cette idée qu'est due la création du Comité de secours aux soldats éclopés ou malades (fondation de M. Frédéric Mas-on, de l'Académie française). M<sup>me</sup> Jules Ferry et le général de Lacroix se sont mis à la tête de l'Œuvre d'Assistance aux Dépôts d'Eclopés ; le curé de Saint-Honoré d'Eylau, M. Soulange-Bodin, a recueilli parmi ses paroissiens des sommes importantes pour envoyer chaque semaine par automobiles des effets de literie, de lingerie, des vêtements, des médicaments aux dépôts de Compiègne, Villers-Cotterets. Le Bourget. L'Œuvre de la Chemise du Combattant a eu aussi pour mission de ravitailler en linge de corps les soldats au front, aussi bien que les soldats dans les hôpitaux. La bienfaisance, il est facile de le constater, a été une véritable fée qui s'est manifestée sous les aspects les plus variés.

(A suivre.)

Louis SCHNEIDER.



Le général de P... allant décorer des officiers aviateurs, dans une ville des Vosges



Sur le front du Nord, le duc de Connaught, accompagné du général d'Hurbal, décore des officiers français.



Les ouvriers des mines de Cardiff, après l'intervention de M. Lloyd George, retournent au travail.

## LA QUESTION DE L'OR

L'or et l'argent sont les deux métaux que l'on désigne sous le nom de « métaux précieux », et dont les hommes, si haut que nous puissions remonter dans l'histoire, se sont le plus généralement servis pour fabriquer de la monnaie.

Dans la république de Sparte, Lycurgue avait bien imaginé une monnaie de fer, très encombrante, représentant une faible valeur sous un gros volume. Il avait voulu ainsi contraindre les Lacédémoniens à réduire au strict minimum leurs achats et les prémunir contre les vellétés de prodigalité. Mais, ni sur ce point ni sur aucun autre, les institutions de Lycurgue n'avaient pour but de rendre la vie facile.

Partout ailleurs, les hommes ont cherché à faire de la monnaie un instrument aussi commode que possible pour leurs transactions, c'est-à-dire représentant sous le moindre volume la plus forte valeur. L'or et l'argent se trouvaient tout désignés pour cette fonction. Ils sont inaltérables ; ils peuvent circuler beaucoup sans que l'usure en diminue le poids ou efface les empreintes.

Il faut encore que le métal qui sert à fabriquer la monnaie soit assez rare pour ne pas être déprécié par son abondance même, et en même temps assez abondant pour que la quantité produite satisfasse aux besoins de la circulation monétaire. L'or et l'argent ont toujours sensiblement répondu à cette double exigence.

L'antiquité ne disposait ni de moyens mécaniques puissants pour exploiter des mines, ni de procédés perfectionnés pour retirer des terrains aurifères tout l'or qu'ils renferment. Elle s'appliquait principalement à recueillir l'or d'alluvion qui se trouve à l'état de paillettes libres dans les terrains détremés et désagrégés par le cours des fleuves. Le Rhin en fournit une certaine quantité ; il en est de même des rivières qui se sont creusé leur lit dans des terrains volcaniques.

Il y eut cependant des exploitations minières. Les Égyptiens allaient chercher l'or dans les profondeurs de l'Afrique. En Gaule, en Espagne, des

gisements ont été exploités. Il semble même, par les descriptions que Pline et Diodore de Sicile ont laissées des procédés alors employés pour le traitement de l'or, que les Gaulois et les Romains étaient fort experts en matière de mines. « On bat le minerai extrait, dit Pline, on lave, on grille, on moule en poudre et on triture dans un mortier ». Pline nous apprend encore que, bien que le mercure fût alors assez rare, les Romains employaient le procédé de l'amalgamation : « Toutes les matières, écrit-il, surnagent dans le mercure, excepté l'or, qui est le seul corps que le mercure attire à lui ; aussi celui-ci est-il excellent pour isoler l'or. On le secoue vivement, dans des vases de terre avec ce métal et il en rejette toutes les impuretés. Pour le séparer lui-même de l'or, on le verse dans des sacs de peau souple ; le mercure passe au travers des pores du cuir et laisse l'or dans toute sa pureté ».

Assurément les moyens d'exploitation n'étaient pas parfaits. Ils ne permettaient ni de traiter des minerais arsénicaux complexes, ni de procéder à l'extraction des mines en roches, la poudre — et encore moins la dynamite — n'étant encore connue. Le broyage à la meule est loin de rendre les mêmes services que le marteau-pilon. La cyanuration, qui a remplacé, le plus souvent, l'amalgamation dans l'industrie aurifère actuelle est le seul procédé qui permette de retirer 80 à 90 o/o de l'or contenu. Entre les méthodes antiques et les actuelles, la différence de production est telle que, dans beaucoup de cas, il est rémunérateur de soumettre à un nouveau traitement les amas de déblais formés par les exploitations anciennes.

Pendant longtemps, l'opinion s'est accréditée que les mines d'or exploitées par les Gaulois et les Romains étaient épuisées. Il n'y a guère qu'une vingtaine d'années que de nouvelles études ont été entreprises et que l'on s'est avisé que, le plus souvent, les travaux avaient dû être abandonnés, soit à la suite de venues d'eau importantes que les moyens dont disposaient les ingénieurs de l'antiquité ne leur permettaient pas d'arrêter, soit parce que les procédés de traitement rudimentaires alors en usage restaient sans effet sur des minerais complexes.

L'attention se porta aussi sur ce fait que, partout, les minières gauloises ou gallo-romaines se présentaient sous la forme de fosse ouverte en carrière, descendant à une profondeur de 20 ou 30 mètres, le plus souvent jusqu'aux environs du niveau hydrostatique et que, par conséquent, les travaux anciens ne représentaient guère que des grattages superficiels, en égard à la profondeur et à l'étendue de nombre des filons sur lesquels ils ont été pratiqués.

Loïn que ces anciennes minières doivent être considérées comme épuisées, les vestiges d'exploitation indiquent la place où il convient de reprendre les travaux. Trois gisements importants ont été reconnus dans la Mayenne, dans la Loire-Inférieure près de Montrevault et dans la Creuse. En 1909, ils ont donné environ 2.200 kilogrammes d'or, représentant environ sept millions de francs.

D'autres recherches ont montré que la Haute-Vienne, la Creuse, la Corrèze, le nord de la Dordogne, où les traces de nombreuses carrières gauloises et gallo-romaines ont été relevées, contiennent des filons d'excellente teneur. Il est maintenant établi que d'autres gisements existent dans l'Ille-et-Vilaine, le Cantal, le Puy-de-Dôme, le Var, le Gard.

Les évaluations les plus généralement admises portent à un million de kilogrammes la quantité d'or extraite jusqu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle dans la partie du monde connue, laquelle ne comprend, on le sait, ni l'Amérique, ni la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique. Cette masse de métal représente, au titre légal de la monnaie actuelle un peu moins de quatre milliards de francs, ce qui, même en tenant compte de la beaucoup moins grande activité des échanges, est très faible. On s'explique donc l'ardeur avec laquelle les alchimistes du moyen âge se sont efforcés de découvrir la pierre philosophale et d'opérer la transmutation des métaux, afin d'augmenter la quantité visible d'or. Leur but était chimérique ; leurs procédés étaient parfois puérils, comme lorsque le grand Albert prescrivait d'enterrer pendant des millions d'années un rayon de soleil. Ne rions pas d'eux, cependant. Ils n'ont pas produit une parcelle d'or,



A LA BANQUE DE FRANCE. — L'échange de l'or contre des billets de banque.

"Phot. de M. Meys"

mais ils sont les grands ancêtres des chimistes dont les découvertes ont plus contribué à la prospérité de l'humanité que n'eût pu le faire la fabrication d'une masse indéfiniment accrue de métal.

Avec la découverte de l'Amérique, en 1492, une ère nouvelle s'ouvre. Au Pérou comme au Mexique, partout où les Espagnols mettent pied à terre, les Indiens recueillent de l'or en paillettes dans les alluvions fluviales. Richesse funeste pour eux et aussi pour l'Espagne qui, au lieu de mettre en valeur les régions nouvelles, ne se préoccupa que de les dévaster afin de thésauriser le métal précieux. Elle crut avoir trouvé une richesse illimitée et ce fut pour elle le commencement de la décadence !

Vers le même moment, ce sont les expéditions sur les côtes africaines qui accroissent la quantité d'or visible. Les sauvages, attirés par ce qui brille, le recueillent ; mais l'idée de valeur leur est étrangère ; pendant longtemps ils l'échangeront avec indifférence, même avec plaisir, contre des verroteries, contre des objets ridicules et sans aucun prix, surtout contre des liqueurs fortes.

Dans l'Europe du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, presque

et que nous sommes encore fort loin d'avoir épuisé les réserves aurifères de notre planète.

\*\*\*

On ne peut, naturellement, calculer que de façon assez approximative la quantité d'or produite depuis 1492. Les évaluations les plus scientifiques la portaient à soixante ou soixante-cinq milliards de francs. Mais elle n'est pas tout entière dans la circulation sous forme de monnaie. Une partie appréciable est consacrée à des usages industriels, bijouterie, orfèvrerie, dorure. Une autre partie en a été perdue. Les galions de Philippe II sont envasés avec leur chargement d'or, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, dans la baie de Vigo d'où l'ingénieur Bazin a vainement essayé jadis de les tirer. Dans une catastrophe comme celle du *Titanic* ou celle, toute récente, de la *Lusitania*, dans tout naufrage, la mer engloutit une certaine quantité d'or. Une autre partie, immobilisée dans les collections publiques ou privées sous forme d'objets d'art, de monnaies, de médailles, est tranchée de la circulation. Une partie encore a été enfouie à des époques de crise

comme si le prix de l'or était, de même que celui de toutes les marchandises, soumis à la loi économique de l'offre et de la demande. Dans ce cas, la quantité offerte augmentant, le prix de vente aurait eu une tendance à diminuer et il aurait fallu une plus grande quantité d'or que précédemment pour acquérir le même achat. Donc l'ensemble des prix de toutes les marchandises se serait relevé dans une proportion inverse exactement identique à la dépréciation de l'or.

Mais un procédé artificiel soustrait l'or à ces variations de prix. La charte de la Banque d'Angleterre l'oblige à acheter au comptant tout l'or qui lui est présenté au prix de 77 shillings 9 pence l'once troy ou £ 136, 3/85 le kilogramme, ce qui représente 3.444 fr. 44 cent. de monnaie française. Du moment où il y a ce point fixe, il est évident que personne ne peut se rencontrer pour vendre à un prix inférieur l'or qu'il est assuré de vendre dans ces conditions à la Banque d'Angleterre. De son côté, la Banque de France, sans que ce soit pour elle une obligation constitutionnelle, achètera au même prix les lingots qui lui sont présentés et la Monnaie de Paris convertira en pièces de monnaie, pour le compte des particuliers, toutes les quantités d'or qui lui sont remises au taux de 900 grammes d'or fin et 100 grammes d'alliage par kilogramme, ce qui donne au kilogramme d'or monnayé une valeur de 3.100 francs. Les frais de fabrication sont de 7 francs par kilogramme.

C'est en vertu de ce procédé que toutes les pièces d'or au titre de 900 millièmes de fin, quelles qu'en soient l'effigie et la provenance sont acceptées pour leur valeur réelle dans tous les pays, sans qu'il y ait besoin de convention monétaire.

Il n'en est pas de même pour la monnaie d'argent. La loi du 17 germinal an XI, qui a réglé notre système monétaire donne comme étalon le franc pesant cinq grammes au titre de 900 millièmes de fin ; par conséquent nous sommes, en principe, sous le régime monométalliste-argent. Elle fixe à quinze et demi pour un le rapport de la monnaie d'or à celle d'argent, c'est-à-dire qu'à poids égal une pièce d'or vaut quinze fois et demie plus qu'une pièce d'argent. Cette proportion concordait alors assez exactement avec la réalité. Mais, comme il n'y a pas pour l'argent d'équivalent à l'obligation imposée à la Banque d'Angleterre pour l'or, le prix du métal argent est resté subordonné à la loi de l'offre et de la demande. Les cours ont subi de grandes fluctuations et de 200 francs le kilogramme au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle ils sont tombés, depuis une quarantaine d'années, à la suite de la mise en exploitation de nouvelles mines à grand rendement, bien au-dessous de cent francs.

Si la frappe de la monnaie d'argent était restée libre, les particuliers détenteurs d'argent en barre auraient réalisé un bénéfice de 50 à 55 0/0 en le faisant convertir en monnaie. Comme, suivant l'adage bien connu, « la mauvaise monnaie chasse la bonne », il se serait produit une exportation considérable d'or, nous n'aurions pas tardé à ne plus avoir qu'une monnaie dont la valeur réelle aurait été très inférieure à la valeur nominale. Cette monnaie se serait très vite dépréciée et le prix des consommations aurait différé suivant que le paiement aurait eu lieu en or ou en argent. Pour conjurer ce danger, la convention de l'Union latine, primitivement conclue entre la France, la Belgique, la Suisse, l'Italie et la Grèce — ces deux dernières puissances s'en sont retirées depuis quelques années — suspendit la frappe de l'argent, sinon pour remplacer les pièces hors d'usage et fixa la circulation de la monnaie d'argent à sept francs par tête d'habitant, limite qui fut progressivement portée à seize francs. Le titre des pièces d'un et de deux francs et de cinquante centimes fut abaissé à 835 millièmes de fin. Elles ne furent plus admises que comme monnaie d'appoint. Seule, la pièce de cinq francs fut maintenue au titre de 900 millièmes et conserva un pouvoir libérateur illimité. La convention de l'Union latine a été supprimée depuis le commencement de la guerre. L'État a repris sa liberté d'action pour mettre en circulation la quantité de monnaie d'argent qui lui semblera utile, mais la frappe n'a pas été rendue libre pour les particuliers.

Dans la vie normale, la France est le pays où la monnaie d'or est le plus abondante. Le rapport de l'Administration des monnaies pour 1913 établit que de 1803 à 1912, il a été frappé une quantité de pièces d'or qui, déduction faite des pièces démonétisées ou usées, représente une valeur de 11.387 millions de francs. Mais il s'en faut que toute cette monnaie soit en circulation. Une partie a été fondue, détruite ou définitivement exportée et dans cette partie entre la fraction de l'indemnité de guerre de 1871 que nous avons payée en numéraire à l'Allemagne. Elle est compensée dans une assez large mesure par les monnaies étrangères qui circulent sur notre territoire. On peut évaluer à sept ou huit milliards, en y comprenant l'encaisse or de la Banque de France, la quantité de monnaie d'or visible. C'est une somme considérable.

Georges DE NOUVION

(La fin au prochain numéro.)



LA COLLECTE DE L'OR. — La foule à un guichet de la Banque.

(Suite de notre cliché de la page 77)

(Clichés de M. Meys.)

toutes les nations prennent les mesures les plus rigoureuses pour interdire l'exportation de l'or et pour accroître la quantité qu'elles en possèdent. C'est le but auquel tend le système mercantile dont le représentant le plus autorisé est Colbert et suivant lequel il faut vendre le plus qu'on peut à l'étranger, se faire payer en or et ne rien acheter au dehors.

Malgré toutes ces mesures, la production de l'or s'accrut assez lentement jusque vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1848, Michel Chevalier estimait que, depuis 1492, la production aurifère de l'Amérique avait été d'environ dix milliards de francs et celle des autres pays de quatre milliards.

Mais à ce moment, en 1850, se produisit la découverte des mines d'or de la Californie, bientôt suivie de celle des mines de l'Australie ; une masse d'or considérable fut jetée dans la circulation. Une vive inquiétude s'empara de certains économistes, tels que Michel Chevalier, qui redoutèrent une dépréciation de la monnaie d'or. Les petits épargnants de cette époque où la caisse d'épargne et les valeurs mobilières n'étaient guère connues ne furent pas moins troublés dans leurs habitudes. Ils avaient, de temps immémorial, coutume de serrer leurs économies dans le bas de laine sous forme d'écus de cinq francs. A peine, dans les campagnes reculées, certains avaient-ils vu quelques pièces d'or. Subitement ces pièces devenaient plus nombreuses. Ils avaient peine à croire qu'un objet aussi petit qu'une pièce de vingt francs eût la même valeur que quatre écus.

La crise redoutée par les économistes ne se produisit pas. L'emploi de la monnaie d'or se généralisa d'autant plus que de nouvelles mines vinrent successivement ajouter leur production à celle des mines déjà connues et que le perfectionnement des méthodes d'exploitation permit de traiter des gisements dont la faible teneur n'aurait pas, antérieurement, payé les frais d'extraction, et d'assurer le rendement complet des matières mises en œuvre. Parmi ces mines sont celles de l'Alaska et du Transvaal. Il existe encore des gisements à Madagascar ; à mesure que des régions encore peu explorées seront mieux connues, il est fort probable qu'on en découvrira d'autres encore et ce n'est vraisemblablement pas s'avancer beaucoup que de dire que l'or se trouve répandu un peu partout

ou de guerre ou dissimulée dans des cachettes.

En tenant compte de ces diverses circonstances, on arrive à estimer que la circulation monétaire d'or ne peut guère dépasser une quarantaine de milliards pour l'ensemble du globe. Or le mouvement commercial annuel s'élève à environ 230 ou 250 milliards. S'il fallait payer en or tous les achats, quelque active que l'on puisse supposer la circulation monétaire, elle serait très loin de répondre aux besoins. Pour y suppléer, il a fallu recourir aux opérations de banque, virements de comptes, chèques, compensations, qui permettent de régler les plus grosses affaires sans aucun déplacement d'espèces ou avec le déplacement d'un très faible appoint.

Par le rôle presque secondaire que joue la monnaie dans les transactions commerciales, on voit combien étaient peu fondées les craintes de ceux qui appréhendaient qu'un accroissement de la quantité de monnaie provoquât une dépréciation de l'or ou, en d'autres termes, un relèvement du prix des objets de consommation. Ces partisans du système qu'on appelle « la théorie quantitative » négligeaient d'abord de tenir compte de la fonction de la monnaie. Celle-ci n'est qu'un intermédiaire dans l'échange des produits, échange dont J.-B. Say a donné la formule quand il a dit : « Les produits s'échangent contre des produits ». Le marchand qui vend un livre n'achète pas une quantité de monnaie déterminée. Il accomplit la première phase d'une opération qui consiste à se procurer l'intermédiaire par le moyen duquel il échangera son livre contre du pain ou des vêtements et l'opération ne sera complète que quand il aura en sa possession ce pain ou ces vêtements. L'échange des produits par l'intermédiaire de la monnaie est une commodité plus grande que le troc, c'est-à-dire l'échange direct ; celui qui a besoin d'un livre n'a peut-être pas à donner en échange des produits d'une valeur équivalente dont son co-échangiste ait besoin. Il en résulterait une difficulté que l'intermédiaire monnaie supprime mais le vendeur ne regarde pas quelle est la valeur propre de la monnaie qu'il reçoit ; il regarde surtout quelle est la valeur des produits en lesquels il se propose de la convertir.

Les partisans de la théorie quantitative commettaient encore un autre oubli. Ils raisonnaient



LES INSPECTIONS DU GÉNÉRAL SARRAIL. — Le général Sarrail est un chef d'une activité extraordinaire qui, dans les limites de son commandement, tient à tout inspecter par lui-même. Cet instantané nous le montre sortant de l'hôpital de X..., où il est allé visiter et réconforter les blessés:



EN ARGONNE. — Le général Dubail, prenant congé du g<sup>al</sup> M... qui était venu le visiter. (Depuis lors, le g<sup>al</sup> M... on le sait, a été très grièvement blessé.)

AVEC NOS COMMANDANTS D'ARMÉES

## LA SEMAINE

Au moment même où M. Prudhomme et M. Homais (qui sont pessimistes) nous déclaraient que l'heure était sombre — les noirs mineurs de Cardiff la tenaient dans leurs mains — les gazettes nous ont divertis avec des histoires de femmes. Quoi ! dira-t-on encore des contes d'avant-guerre et sommes-nous atteints d'incurable frivolité ? Alors ce n'est rien la guerre et la mort ? Si fait, mais c'est aussi quelque chose la guerre et l'amour ; c'est même une sorte de devise française. Conservons-la.

Vous avez vu, sur le rapport de M. Albert Londres, comment les Boches que l'on croyait balourds et brutaux en diplomatie ont essayé à Bucarest d'endormir les volontés belliqueuses du pays sous une avalanche de jolies hongroises et de roses. Ce n'était plus le cri classique : du pain et des jeux ! c'était des parfums et des baisers. Au fond, cela vaut mieux que les vapeurs de chlore. Notre Ronsard, gentilhomme vendômois, qui était de lointaine origine roumaine, a célébré divinement la rose des jardins de Touraine pure comme les yeux, tendre comme le cœur d'Hélène ou de Marie et il l'effeuillait en chantant dans une coupe au vin royal. Avait-il jamais songé que « l'honneur des pucelles et le parfum des dieux » put, au même titre que le cuivre, le brome, le mensonge et l'acier devenir une arme de combat ? Ah ! la rose de Ronsard aux doigts boudinés du Boche, quelle écrasante ironie !

Cependant M<sup>lle</sup> Fifi égayait son patriotisme. Autrefois elle était indignée, meurtrière ; aujourd'hui elle a le sourire, grâce à ses bons avis, les envois d'un agent allemand sont arrêtés à la douane, traînent au hasard des tarifs et des itinéraires, parfois même arrivent à bon port mais triés et inoffensifs.

L'expédition qui, par exemple, accusait des pièces pour machines agricoles (auxquelles se trouvaient mêlées des organes d'avions et des mitrailleuses) livrait comme il était écrit, des lames de moissonneuses ou des dents de herse. On s'en tenait à la lettre — à la lettre de voiture. M<sup>lle</sup> Fifi, pourtant, n'avait aucune mission officielle ou secrète ; elle ne touchait d'autre or que celui de sa victime : l'espion payait le contre-espionnage. C'était double plaisir ; M<sup>lle</sup> Fifi dans sa mesure faisait son devoir et, pour ainsi dire, en franc-tireur.

Ainsi, paraît-il, une délicieuse divette parisienne chante à Bucarest des couplets qui raillent l'indécision du Président du Conseil. Elle entr'ouvre la boîte à Fursy au cœur de la capitale roumaine. En France tout finit par des chansons — est-ce que tout commencerait en Roumanie comme tout finit en France ? et le petit couplet railleur, léger qu'allume un regard, que pimente un sourire, pèserait-il plus dans la balance que la parole élégante et calculée d'un diplomate, plus que les dames hongroises avec leurs lourdes hanches et leurs gros bouquets ?

A tout cela, néanmoins, je préfère le joli cœur de Mimi Pinson. Vous la connaissez la gentille enfant, — c'est une blonde que l'on connaît. Elle porte dans les plis de sa robe toute la grâce et tout le charme de Paris.

La voilà qui s'ingénie à présent à « créer » une cocarde pour nos poilus — la cocarde qui est une tradition de la Révolution et de Paris. Elle veut qu'on pense à elle sur le front, elle veut qu'ils sachent qu'on pense à eux. Un jour, à l'atelier, en prêtant l'oreille, elle a cru entendre là-bas les canons de Von Kluck à la Marne. Elle n'a pas oublié. Et son souvenir, c'est la cocarde. Le geste est coquet, hardi, émouvant. L'insigne ira au plus brave, au plus heureux ; il dira la vaillance, l'amour, la chevalerie populaire et pourquoi l'on se bat...

Mimi Pinson tire l'aiguille. Tu peux coudre et chiffonner les trois couleurs, tu peux te pencher longuement sous la lampe à l'heure où, dans le ciel de Paris, veillant sur le labeur ou le sommeil, passent des étoiles qui chantent, tu n'auras jamais assez de cocardes pour nos poilus. Cependant pour qu'ils te les rapportent un jour, bientôt, un peu pâlies, un peu sanglantes, plus belles — sacrées — pose ton baiser de bonne française sur leurs trois couleurs. J. DE BARONCELLI.

## ÉCHOS

UN MONUMENT A LA MÉMOIRE DES COMBATTANTS MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Dû à la généreuse initiative des hommes du poste cantonné aux abords du domaine d'Agéville à proximité de la ferme des Evêques, appartenant à la Société des Eaux de Contrexéville, ce monument est l'œuvre de M. Erbat de Vittel, l'éminent artiste qui lui-même a eu la douleur de

que deux territoriaux, les plus anciens de la communauté, déposaient, au pied, une couronne où se lisait cette inscription :

« Aux soldats français et alliés morts pour leur patrie, offert par le poste 19 ».

Dans l'assistance, on remarquait plusieurs officiers, M. Debièse, directeur de la Société des Eaux de Contrexéville, M. le maire de Surianville ainsi que beaucoup de notabilités de la région.



L'inauguration du monument de Contrexéville.

voir tomber deux de ses cinq fils, pour la défense de la patrie.

La cérémonie d'inauguration, à la date du 18 juillet, réunissait une assistance nombreuse qui a écouté avec un recueillement ému les éloquents paroles de M. le lieutenant-colonel Carlet, et de M. Brossard, propriétaire de la ferme des Evêques.

M. l'abbé Renaud, curé de Contrexéville a, ensuite, béni le monument, tandis

Tous ont remporté un souvenir inoubliable de cette cérémonie patriotique dont l'émouvante simplicité a laissé une impression inoubliable à ceux qui y avaient été convoqués.

## LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.

## LA CUISINE ET LA TABLE

## L'Art de prendre le Café.

Depuis quelques années le bon café est devenu rare, plusieurs sortes et des plus précieuses, dit-on, sont devenues presque introuvables. La cherté du très bon café, ou, peut-être, la trop grande consommation qui s'en fait aujourd'hui a, pour longtemps, sevré les gourmets de cet arôme divin, et nous n'osons plus dire comme Delille :

C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur Sans altérer la tête, épanouit le cœur.

Cependant, une bonne maîtresse de maison peut encore, si elle veut, offrir du très bon café à ses convives, elle n'a pour cela qu'à faire choix d'un bon mélange, chose essentielle, puis, une fois ce choix adopté, il faut veiller à la torréfaction, laquelle ne consiste pas seulement à faire tourner le café dans la broche ; il faut savoir le surveiller, afin de le sortir juste au moment où il se gonfle, puis savoir habilement le faire refroidir, le vanner et enfin le cribler.

Tous ces soins ne sont pas de trop, et non plus ces derniers. Pour préparer une bonne essence de café, il faut : 1° placer le café moulu dans un filtre avec un peu de colle de poisson ou de peau d'anguille desséchée, et verser de l'eau bouillante petit à petit. Ensuite, on met le filtre au bain-marie bouillant pendant quelques minutes et on verse dans la cafetière. L'hiver, il faut chauffer les tasses et les sous-tasses.

Pour six tasses, 125 grammes.

Pour douze tasses, 250 grammes.

POPOTE.

## Filets de limandes au fromage.

Les limandes, de même que les plies et les soles, peuvent être préparées au fromage, de même que les restes de poisson, qui ainsi présentés feront encore un très bon plat.

Prenez deux livres de limandes, ôtez la peau, videz-les et nettoyez-les bien. Mettez-les sur le feu et couvrez-les de vin blanc ; laissez-les cuire pendant six à sept minutes pas davantage afin qu'elles restent un peu fermes. Retirez-les, égouttez-les et lorsqu'elles sont refroidies, levez les filets. Beurrez un plat ; posez-y les

filets de limandes et couvrez-les d'une sauce faites comme suit :

Faites fondre trente grammes de beurre ; délayez-y une cuillerée à soupe de farine, mouillez avec le vin blanc qui a servi à la cuisson des limandes et assaisonnez-les de pas mal de poivre et de peu de sel. Faites épaissir la sauce puis ajoutez-y un quart de livre de fromage de gruyère râpé. Mêlez-y quelques cuillerées de crème pour finir et versez-la sur les limandes.

Posez le plat au four à feu vif et faites gratiner rapidement les limandes pendant dix à quinze minutes. Servez de suite.

## Poulet au gros sel.

Plumez, épouchez, videz, flambez et épéchez un beau poulet. Mettez-le dans une casserole proportionnée à sa taille. Ajoutez un demi-litre de bouillon, un oignon avec deux clous de girofle, un bouquet garni, 2 pincées de sel, 2 prises de poivre. Couvrez le poulet avec un papier beurré pour empêcher qu'il ne noircisse. Couvrez la casserole de son couvercle. Au bout de 15 minutes de cuisson à petit bouillon, retirez le papier et retournez le poulet. Remettez le papier beurré et le couvercle de la casserole, faites cuire encore pendant 15 minutes. Assurez-vous de la cuisson. Egouttez. Passez le jus à travers la passoire dites *chinois* dans une petite casserole, puis ajoutez 12 gouttes de caramel. Faites réduire le jus dix minutes. Débridez le poulet. Mettez-le sur le plat. Ecumez le jus ; versez-le sur la volaille. Servez du gros sel à part dans une soucoupe.

## MENUS

## Déjeuner.

Hors-d'œuvres

Œufs frits au jambon  
Poitrine de veau aux nouilles  
Salade de crevettes  
Beignets aux abricots

## Dîner.

Potage à la crème  
Filets de limandes au fromage  
Ris de veau pointés d'asperges  
Jambon à la gelée  
Fèves de marais à l'anglaise  
Pudding bourgeois

## LA MODE

Les blouses se font très variées et légères : en linon, en mousseline, en tulle. Elles sont simples, transparentes, peu ornées, à manches « kimono », qui ne détruisent pas la ligne naturelle de l'épaule. Elles accompagnent, cette saison, non seulement le costume tailleur mais encore la petite robe ample et courte de serge ou de gabardine bleu marine, qui se porte sans manches, à larges entournures laissant apercevoir le col, les manches et gilet. Ces robes, pratiques et d'un aspect si parisien, sont très jolies avec la blouse en linon de fil rose pâle ou bleu toile, ornée de jours et ceinturées de cuir verni noir. On porte aussi, sur les jupes de gabardine ou de voile, coupées de biais de taffetas uni même ton, le petit « chandail quartier-maître » en taffetas uni, à large col marin en mousseline de soie, fermé derrière de boutons apparents. Rien de plus amusant que ce vêtement, très souple et élégant, qui peut se mettre également sur de légères jupes claires ou se combiner en teintes vives avec un grand succès pour la campagne, la mer.

Les femmes ingénieuses trouveront en cette mode charmante, le moyen de



Petite robe en gabardine bleu marine, bordée de galon noir. (Photo MANUEL.)

transformer seules un costume de la saison dernière, même démodé.

La Mode actuelle n'est certes pas faite pour les grand'mères, elle ne convient guère aux dames âgées, ni aux femmes trop fortes. Cela ne signifie pas, cependant, que celles-ci ne puissent l'accommoder selon leur type. Il s'agit pour cela de mettre en valeur surtout les grâces de la ligne et de ne pas exagérer les détails caractéristiques de la Mode.

En général, une robe de voile ou de gabardine. Simple et ample, de teinte sombre, largement ceinturée et bordée de galon de soie, portée avec une blouse de mousseline de soie assortie, fera une très élégante toilette de ville à une femme aux cheveux argentés.

Comtesse MAUD.